



Lettera di  
Camillo Benso di Cavour a Gustavo Benso di Cavour

Mercredi

Cher ami,

Il n'y a que trois jours que tu es parti, et je commence à sentir tout le vide que ton absence a produit autour de moi. Le matin je suis seul jusqu'à onze heures, et je n'ai plus personne avec qui raisonner des déceptions de la veille et des doctrines qu'on tâchera de m'inculquer dans la journée. Après déjeuner il me faut subir la lecture de la ténébreuse. Tonnerre aime à lire tout haut, cela lui fait durer le plaisir un peu plus longtemps. Son auditoire étant fort diminué, il me faut rester au salon pour faire nombre. Quand je suis bien disposé cela me fait rire, mais lorsque je suis irrité les commentaires de d'Auzers, les exclamations d'Henriette, et les sourires fins de Victoire me désolent plus encore que les absurdes inconséquences de la déplorable gazette. Jusqu'au dîner je prend patience: les courses à Genève, les visites à la Fenêtre, la promenade avec Cécile, tout cela me fait passer le temps agréablement; mais lorsque nous sortons de table, me voilà réduit à assister bêtement à une patience, à amuser Tonnerre par des niaiseries ou à supporter les dilemmes politiques de d'Auzers. Victoire, toujours souffrante, faisant les grands bras à tous moments, n'est en train de rien, elle ne veut pas me parler politique, de sorte que nous nous épuisons en lieux communs le plus souvent insipides. En un mot le Bocage sans toi n'est rien moins qu'agréable et dès que je pourrai m'en aller à Turin je m'échapperai de toutes mes forces. La Fenêtre est bien une ressource pour moi: j'aime surtout beaucoup Cécile, sa tête est raisonnante, elle a parfois des idées fausses, mais du moins elle est logique dans les conséquences qu'elle en tire; elle veut un peu trop tirer tout de la bible comme les puritains écossais, mais ce mal n'est pas très grand. Sellon est toujours de même excellent avec tout le



monde, mangeant à toutes les heures, mais ne pouvant pas suivre cinq minutes le même discours, fermant les yeux et divaguant à droite et à gauche.

Depuis ton départ je n'ai pas fait de longues courses à Genève, de sorte que je ne peux rien te raconter d'intéressant.

Occupe-toi de faire venir à Turin les *Annales de jurisprudence*, tu le peux si tu le veux; si Thovez n'en veut pas j'entre dans la dépense pour la moitié. Mais je dirai comme papa: *si te stas asta s'un cadregon a vendra nen.*

A propos j'allais oublier de te parler du sujet de ma lettre. Sans y faire attention tu ne m'as pas rendu *Villemain* et tu l'as emporté à Turin. Car je l'ai cherché partout de suite après ton départ et il m'a été impossible de le retrouver. Dans le cas où il serait à Turin, il serait une déception de le faire revenir à Genève; j'en achèterai un exemplaire à Genève, et nous garderons celui que tu as; c'est un bon livre et en faisant la dépense par moitié nous ne nous ruinerons pas.

Mande-moi je te prie l'état financier de la famille, à quel point cette pluie nous a-t-elle minés et quel est le véritable état de la question; cela peut m'être utile dans mes conversations avec Tonnerre. Grâce au ciel on n'a plus parlé de Vaucher et de Gai; Dieu veuille que les déceptions soient finies. Nous continuons à travailler à la conversion de Saladin, hier au soir nous avons été le voir, il nous a montré l'arbre généalogique de la famille de Budé; nous avons beaucoup admiré et en sortant nous n'avons pas tari de louanges sur les Saladin, leur affabilité, leur etc., et nous avons déploré d'avoir si peu d'aussi bons voisins. Que Genève serait heureuse si tout le grand conseil pensait comme Saladin!

Écris-moi le plus vite que tu pourras.

Ton frère